

LUCIEN JACQUES

**Carnets de  
Moleskine**

PRÉFACE DE JEAN GIONO  
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

*nrf*

GALLIMARD







*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie,  
Copyright by Librairie Gallimard, 1939.*

*A ceux du Contadour*



## PRÉFACE

*Quand on n'a pas assez de courage pour être pacifiste on est guerrier. Le pacifiste est toujours seul. Il n'est pas dans l'abri d'un rang, dans une troupe ; il est seul. S'il parle, s'il emploie le pluriel, s'il dit « nous », il dit « nous sommes seuls ». Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de défilé de pacifistes de n'importe quelle Bastille à n'importe quel Panthéon ; il ne court pas les rues.*

*La nation tout entière abrite le guerrier ; il est sous un camp du drap d'or, et, pour celui qui, là-dessous, se prend au sérieux, il n'est pas d'or, il n'est pas de toile dorée dont on ne le couvre. Le guerrier est sûr d'être d'accord avec le plus grand nombre. Si c'est une affaire de majorité, il peut être bien tranquille, il en est. S'il ne peut rien avancer de lui-même qui ne soit assuré par la conformité des usages, qu'il se rassure, qu'il ne s'effraie pas, qu'il ne tremble pas ; des milliers de kilos de textes de tous les siècles et de toutes les langues sont prêts à certifier qu'il est en règle avec les usages les plus ordinaires. S'il a besoin de grandeur, comme tout le monde, c'est dans l'ordinaire qu'on lui trouve une grandeur « à sa taille ». Tout est à l'avance préparé pour lui. Si un homme tremble d'être peut-être un jour obligé de dépasser l'homme, qu'il ne tremble plus et qu'il se fasse guerrier, ou, plus simplement encore, qu'il se laisse faire, qu'il s'abandonne, on le mettra d'office chez les guerriers ; il sera tout aussitôt payé de pompes et de clairons et il aura dans son paquetage le bâton de maréchal : ce double-décimètre officiel des dépassements humains ; une assurance contre le vertige des martyrs. Paix à la bassesse et à l'ignominie ; il lui suffira ici de faire la guerre. Que se rassure également l'incapable mais qui veut avoir fait quelque chose (qui veut*

surtout qu'on le dise et sans qu'il ait vraiment besoin de faire) : ici il sera le sauveur de la nation, le père des générations futures, le héros ; ici, il n'y a pas d'alternative : victoires ou défaites, dans les deux cas c'est la gloire, tout sera chanté et exalté ; depuis Austerlitz jusqu'à la maison des dernières cartouches. Soyez bon soldat, c'est vraiment gagné à coup sûr. Il n'y a pas de plus beau brevet : mauvaise tête mais bon soldat : toute la nation l'admire. Pas de tête mais bon soldat : magnifique ! Salaud mais bon soldat : admirable ! Il y a aussi le simple soldat : ni bon ni mauvais, enrôlé là-dedans parce qu'il n'est pas contre. Il y subira sans histoire le sort des guerriers jusqu'au jour où, comme le héros de Faulkner, il découvrira que « n'importe qui peut choir par mégarde aveuglément dans l'héroïsme comme on dégringole dans un regard d'égout grand ouvert, au milieu du trottoir. » Il y a dans cet état de guerrier un autre moment encore qu'on pourrait appeler le moment individuel. A cet endroit-là, il est obligé d'être seul. Il a reculé tant qu'il a pu cette confrontation avec sa solitude. Il a été en troupe, en compagnie, en armée, mais maintenant il y est, il est seul. Comme un pacifiste. C'est le moment où, dans les récits de batailles le guerrier prononce d'ordinaire les paroles historiques, ou bien où il appelle tendrement sa mère, et c'est bien triste pendant tout un alinéa. C'est le moment où il vient d'être étripé avec une baïonnette pleine de graisse d'armes, où il voit sortir du trou de son ventre l'accouchement mortel de ses tripes fumantes qui veulent essayer de vivre hors de lui comme un dieu séparé ; c'est le moment où l'éclat d'obus lui a fracassé la cuisse et que, du milieu de la boue de son corps, il voit jaillir la source lumineuse de son artère fémorale et qu'il sent son esprit glisser dans les mains gluantes de cette fontaine. Brusquement au milieu de la bataille, voilà son drame particulier. Ne pas vouloir l'affronter tout seul tout de suite, c'est le trouver brusquement un jour comme lui. Alors, qu'il la crie ou qu'il la voie en fulgurantes images, dans sa tête qui se vide comme un bassin, à ce moment-là il connaît la vérité. Mais, cela n'a plus d'importance pour le jeu ; cet homme ne peut plus faire marche arrière. Il est déjà sur des bords d'où l'on ne revient pas ; le jeu s'est joué.

Tout le jeu de la guerre se joue sur la faiblesse du guerrier.

L'homme ne s'efforce pas vers des actes courageux ; il s'efforce vers des actes faciles. La nature de l'homme n'est pas le courage ; c'est la facilité. La grande recherche des temps modernes, c'est la facilité de la vie. L'homme va naturellement vers le plus facile. Où se trouve le plus grand nombre se trouve le plus facile. Le courage c'est l'exception, c'est automatiquement la solitude ; quel vide autour du courage ! Il est absurde de prétendre qu'une armée, constituée de millions d'hommes, est la personnification du courage ; c'est la conclusion du facile. C'est le troupeau et c'est l'abattoir ; le courage ne porte aucun de ces signes. Le lion ne se pousse pas en troupeau. Son abattoir est une cave de la forêt. S'il meurt, c'est après avoir mis en quartiers la vie de son chasseur et quelquefois même il l'emporte. Tous les bouchers retournent vivants de l'abattoir. Il n'y a pas le courage du mouton.

Cependant, il est convenu d'appeler courage le motif des actes de l'armée : les Thermopyles, le dernier carré de Waterloo, les cavaliers de Reischoffen, Verdun, l'Alcazar. Ces faits, on les regarde toujours de très loin, d'un éloignement tel qu'il permet toutes les illusions d'optique. Nous ne voyons pas les détails, ni le mécanisme particulier de chaque acteur de la scène, mécanisme dont les innombrables moteurs s'alimentent de rêves, d'illusions personnelles, de désirs égoïstes, de multiples résolutions désespérées prises par chacun dans la solitude de son être. Nous ne voyons que le bouillonnement de la surface. On l'imagine offert aux idées générales directrices de l'armée ; comme les sacrificateurs regardant avec des yeux de prêtres le bouillonnement de l'agonie dans les ventres des victimes l'imaginaient offert à leur propre avenir. Quand les madraques traînées au large de la mer ont cerné contre un pli du rivage le montueux troupeau des thons et des dauphins une sainte fureur fait bouillir l'eau prisonnière. Les énormes poissons sautent et mordent l'air dans un héroïsme désespéré. Certains mènent avec tant de force le combat de leur liberté que le sang jaillit de leurs ouïes, fume et pleut autour des claquements éperdus de leurs nageoires et de leur queue. On en voit qui, dressés sur des torsos flexibles, donnent pendant quelques instants aux chairs faites pour

*onduler dans les eaux la dureté verticale des armures. Puis ils retombent et meurent, ayant expiré debout et face au ciel. D'autres, réunissant toutes les forces de leur corps, les bandant dans une dernière volonté, s'élancent au-dessus des eaux, dans le soleil, entiers, luisants, la gueule ouverte comme un magnifique défi. Dans l'entremêlement des cadavres, les agonisants mordent encore le fer des harpons et le bois des rames. L'air s'obscurcit d'un brouillard de sang. Et quand le halètement marin de cet énorme travail s'apaise, un dernier soldat vénérable crie encore vers le large, ses longues moustaches de poix retombant sur son épaisse poitrine il appelle vers l'injustice divine puis il s'écroule noblement comme une tour.*

*Nous venons d'assister à la mort des héros.*

*C'est un simple débat avec la mort. Il n'y en a pas d'autre. Vu de haut, nous pourrions en tirer toutes les images que nous voudrions. On peut faire de ça une chanson de Roland avec la plus grande facilité. La vérité est ailleurs. La vérité est dans les très petits sentiments. Au milieu de ce glorieux tumulte, la vérité est dans de petites choses sales et basses. Vous ne tarderez pas à comprendre que ces petites choses matérielles sales et basses ont beaucoup plus d'importance pour vous que tout l'esprit supérieur du combat. Brusquement au milieu d'une bataille qui semblait se dérouler pour des besoins spirituels légitimes, vous sentez qu'en réalité on vous a illégalement imposé un simple débat entre vous-même et la douleur, vous-même et la nécessité de vivre, vous-même et le désir de vivre, que tout est là ; que si, simplement vous mourez, il n'y a plus ni bataille, ni patrie, ni droit, ni raison, ni victoire, ni défaite et qu'ainsi on vous fait tout simplement vous efforcer douloureusement vers le néant. Il n'y a pas d'épopée si glorieuse soit-elle qui puisse faire passer le respect de sa gloire avant les nécessités d'un tube digestif. Celui qui construit l'épopée avec la souffrance de son corps sait que dans ces moments dits de gloire, en vérité, la bassesse occupe le ciel.*

*Sous le fer de Verdun les soldats tiennent. Pour un endroit que je connais nous tenons parce que les gendarmes nous empêchent de partir. On en a placé des postes jusqu'en pleine*

*bataille, dans les tranchées de soutien, au-dessus du tunnel de Tavannes. Si on veut sortir de là il faut un ticket de sortie. Idiot mais exact ; non pas idiot, terrible. Au début de la bataille, quand quelques corvées de soupe réussissent encore à passer entre les barrages d'artillerie, arrivées là, elles doivent se fouiller les cartouchières et montrer aux gendarmes le ticket signé du capitaine. L'héroïsme du communiqué officiel, il faut ici qu'on le contrôle soigneusement. Nous pouvons bien dire que si nous restons sur ce champ de bataille, c'est qu'on nous empêche soigneusement de nous en échapper. Enfin, nous y sommes, nous y restons ; alors nous nous battons ? Nous donnons l'impression de farouches attaquants ; en réalité nous fuyons de tous les côtés. Nous sommes entre la batterie de l'hôpital, petit fortin, et le fort de Vaux, qu'il nous faut reconquérir. Cela dure depuis dix jours. Tous les jours, à la batterie de l'hôpital, entre deux rangées de sacs à terre, on exécute sans jugement au revolver ceux qu'on appelle les déserteurs sur place. On ne peut pas sortir du champ de bataille, alors maintenant on s'y cache. On creuse un trou, on s'enterre, on reste là. Si on vous trouve on vous traîne à la batterie et, entre deux rangées de sacs à terre on vous fait sauter la cervelle. Bientôt il va falloir faire accompagner chaque homme par un gendarme. Le général dit « ils tiennent ». A Paris est un historien qui s'apprête à conjuguer à tous les temps et à toutes les personnes (compris la sienne) le verbe « tenir à Verdun ». Ils tiennent, mais, moi général, je ne me hasarderai pas à supprimer les gendarmes ni à conseiller l'indulgence à ce colonel du 52<sup>e</sup> d'infanterie qui est à la batterie de l'hôpital. Cela dure depuis quinze jours. Depuis huit jours les corvées de soupe ne reviennent plus. Elles partent le soir à la nuit noire et c'est fini, elles se fondent comme du sucre dans du café. Pas un homme n'est retourné. Ils ont tous été tués, absolument tous, chaque fois, tous les jours sans aucune exception. On n'y va plus. On a faim. On a soif. On voit là-bas un mort couché par terre, pourri et plein de mouches mais encore ceinturé de bidons et de boules de pain passées dans un fil de fer. On attend que le bombardement se calme. On rampe jusqu'à lui. On détache de son corps les boules de pain. On prend les bidons pleins. D'autres bidons*

ont été troués par les balles. Le pain est mou. Il faut seulement couper le morceau qui touchait le corps. Voilà ce qu'on fait tout le jour. Cela dure depuis vingt-cinq jours. Depuis longtemps il n'y a plus de ces cadavres garde-manger. On mange n'importe quoi. Je mâche une courroie de bidon. Vers le soir, un copain est arrivé avec un rat. Une fois écorché, la chair est blanche comme du papier. Mais, avec mon morceau à la main j'attends malgré tout la nuit noire avant de manger. On a une occasion pour demain : une mitrailleuse qui arrivait tout à l'heure en renfort a été écrabouillée avec ses quatre servants à vingt mètres en arrière de nous. Tout à l'heure on ira chercher les musettes de ces quatre hommes. Ils arrivaient de la batterie. Ils doivent avoir emporté à manger pour eux. Mais il ne faudrait pas que ceux qui sont à notre droite y aillent avant nous. Ils doivent guetter aussi de dedans leur trou. Nous guettons. L'important c'est que les quatre soient morts. Ils le sont. Tant mieux. Cela dure depuis trente jours. C'est la grande bataille de Verdun. Le monde entier a les yeux fixés sur nous. Nous avons de terribles soucis. Vaincre? résister? tenir? faire notre devoir? Non. Faire nos besoins. Dehors, c'est un déluge de fer. C'est très simple: il tombe un obus de chaque calibre par minute et par mètre carré. Nous sommes neuf survivants dans un trou. Ce n'est pas un abri, mais les quarante centimètres de terre et de rondins sur notre tête sont devant nos yeux une sorte de visière contre l'horreur. Plus rien au monde ne nous fera sortir de là. Mais ce que nous avons mangé, ce que nous mangeons se réveille plusieurs fois par jour dans notre ventre. Il faut que nous fassions nos besoins. Le premier de nous que ça a pris est sorti; depuis deux jours il est là, à trois mètres devant nous, mort déculotté. Nous faisons dans du papier et nous le jetons là devant. Nous avons fait dans de vieilles lettres que nous gardions. Nous sommes neuf dans un espace où normalement on pourrait tenir à peine trois serrés. Nous sommes un peu plus serrés. Nos jambes et nos bras sont emmêlés. Quand un veut seulement plier son genou nous sommes tous obligés de faire les gestes qui le lui permettront. La terre de notre abri tremble autour de nous sans cesse. Sans cesse les graviers, la poussière et les éclats soufflent dans

*ce côté qui est ouvert vers le dehors. Celui qui est près de cette sorte de porte a le visage et les mains écorchés de mille petites égratignures. Nous n'entendons plus à la longue les éclatements des obus; nous n'entendons que le coup de masse d'arrivée. C'est un martellement ininterrompu. Il y a cinq jours que nous sommes là-dedans sans bouger. Nous n'avons plus de papier ni les uns ni les autres. Nous faisons dans nos musettes et nous les jetons dehors. Il faut démêler ses bras des autres bras, et se déculotter, et faire dans une musette qui est appuyée sur le ventre d'un copain. Quand on a fini on passe la saleté à celui de devant, qui la passe à l'autre qui la jette dehors. Septième jour. La bataille de Verdun continue. De plus en plus héros. Nous ne sortons toujours pas de notre trou. Nous ne sommes plus que huit. Celui qui était devant la porte a été tué par un gros éclat qui est arrivé en plein dedans, lui a coupé la gorge et l'a saigné. Nous avons essayé de boucher la porte avec son corps. Nous avons bien fait. Une sorte de tir rasant qui s'est spécialisé depuis quelques heures sur ce morceau du secteur fait pleuvoir sur nous des éclats de recul. Nous les entendons frapper dans le corps qui bouche la porte. Malgré qu'il ait été saigné comme un porc avec la carotide ouverte, il saigne encore à chacune de ces blessures qu'il reçoit après sa mort. J'ai oublié de dire que depuis plus de dix jours aucun de nous n'a de fusil, ni de cartouches, ni de couteau, ni de baïonnette. Mais nous avons de plus en plus ce terrible besoin qui ne cesse pas, qui nous déchire. Surtout depuis que nous avons essayé d'avalier de petites boulettes de terre pour calmer la faim, et aussi parce que cette nuit il a plu et, comme nous n'avions pas bu depuis quatre jours, nous avons léché l'eau de la pluie qui ruisselait à travers les rondins et aussi celle qui venait de dehors et qui coulait chez nous par dessous le cadavre qui bouche la porte. Nous faisons dans notre main. C'est une dysenterie qui coule entre nos doigts. On ne peut même pas arriver à jeter ça dehors. Ceux qui sont au fond essuient leurs mains dans la terre à côté d'eux. Les trois qui sont près de la porte s'essuient dans les vêtements du mort. C'est de cette façon que nous nous apercevons que nous faisons du sang. Du sang épais mais absolument vermeil. Beau. Celui-là a cru que*

*c'était le mort sur lequel il s'essuyait qui saignait. Mais la beauté du sang l'a fait réfléchir. Il y a maintenant quatre jours que ce cadavre bouche la porte et nous sommes le 9 août, et nous voyons bien qu'il se pourrit. Celui-là avait fait dans sa main droite; il a passé sa main gauche à son derrière; il l'a tirée pleine de ce sang frais. Dans le courant de ce jour-là nous nous apercevons tous à tour de rôle que nous faisons du sang. Alors, nous faisons carrément sur place, là, sous nous. J'ai dit que nous n'avons plus d'armes depuis longtemps; mais, nous avons tous notre quart passé dans une courroie de notre équipement car nous sommes à tous moments dévorés par une soif de feu, et, de temps en temps, nous buvons notre urine. C'est l'admirable bataille de Verdun.*

*Deux ans plus tard, au Chemin des Dames, nous nous révolterons (à ce moment-là je survivais seul de ces huit derniers) pour de semblables ignominies. Pas du tout pour de grands motifs, pas du tout contre la guerre, pas du tout pour donner la paix à la terre, pas du tout pour de grands mots d'ordre, simplement parce que nous en avons assez de faire dans notre main et de boire notre urine. Simplement parce qu'au fond de l'armée, l'individu a touché l'immonde.*

*Quatre bataillons se révoltent, officiers compris. Nous sommes dans une forêt. On décide à moitié de marcher sur Paris, ou tout au moins d'aller à Paris; il y a en bas dans la vallée une ligne de chemin de fer et une gare où l'on voit fumer un dépôt de locomotive. Cette gare appartient à un bataillon révolté. Il faut aller à Paris. Pourquoi faire? Rien. Ce n'est pas une révolte contre quelqu'un, c'est une révolte contre l'ignoble; ce n'est pas une révolte pour une idée, c'est une révolte pour le noble, c'est-à-dire ici le naturel et la vie. C'est la vie qui se révolte; et non, on n'ira pas à Paris puisque le sort a voulu que cette révolte se fasse dans une forêt. Nous restons dans la forêt. Quatre bataillons, officiers compris, vivent pendant deux jours sous les feuillages. Nous ne sommes pas allés à Paris parce que nous avons trouvé tout de suite dans la forêt ce qui nous manquait; ce pourquoi nous nous étions révoltés, ce que nous avons tous très naturellement préféré à notre soi-disant devoir; ce pourquoi nous avons refusé de monter en ligne :*

la forêt, la vie, l'arbre, l'herbe, l'ombre. Contre la vérité de cette extraordinaire patrie, ni commandements, ni consignes philosophiques ne peuvent à la longue continuer d'ordonner et d'asservir. Encore un mot sur cette révolte de 1917. Les professeurs de révolte la considèrent comme avortée. En effet, on nous cerne avec des tirailleurs sénégalais pendant la nuit, on nous arrête au matin ; on nous compte à deux heures de l'après-midi ; on fusille sans jugement trois cents hommes pris au hasard le lendemain à six heures du matin. Pourquoi trois cents ? Parce qu'on ne peut pas nous fusiller tous. Pourquoi ne peut-on pas nous fusiller tous ? Parce que devant le nombre, l'inconscience du haut commandement devient presque conscience ; non, l'inconscience c'est-à-dire la sécurité du haut commandement devient peur. Personne ne veut prendre la responsabilité de faire fusiller trois mille hommes à la fois. Pourtant, c'est peu, trois mille. Le même qui n'ose prendre cette responsabilité prend facilement celle de faire tuer dix mille hommes pour reconquérir le point X des Eparges. Pourtant, jamais la prérogative de l'idée de patrie, de devoir, de courage à forme militaire n'a été si violemment attaquée de front. Et, nous sommes devant l'ennemi ; et il y a bien refus d'obéissance ; et il y a bien l'article du code de justice militaire qui nous condamne tous à mort. Pourquoi ne sommes-nous pas tous exécutés ? Parce que l'on n'ose pas. Parce que nous sommes trois mille. Rien qu'au point de vue matériel, l'exécution de trois mille hommes pose de graves problèmes. Si l'on suit la loi (et contre des rebelles il est de très grande importance de suivre la loi) il faut au moins un millier de pelotons d'exécution. Il faut donc douze mille hommes. Douze mille hommes sûrs. Il faut être assuré que l'exemple des trois mille ne trouvera aucune sympathie chez les douze mille. Il faut donc trouver des sortes de tâcherons de l'exécution. (Sans compter que le fait de cette armée qui se dévore va brusquement approcher les hommes de la sévère pureté du pacifisme.) Il faut des terrains pour exécuter et malheureusement, comme on peut dire, cela va « tenir du large ». Le banal même devient terrible. Plus cette exécution « tiendra du large » moins il sera facile de l'oublier, plus (disons le mot) elle sera « grande ». C'est très

embêtant les grandes choses ; elles sont placées dans le passé, on les voit de loin, on reste des siècles avant de les perdre de vue et parfois elles partagent le vent, comme des montagnes et le bouleversent de fond en comble, le font souffler contre son lit.

Ce sont des points de naissance, des sources, des greniers à semence, des silos où de magiques et sombres récoltes sont entassées, prêtes à alimenter dans l'ombre les foules et leur silencieux appétit. Le terrain sur lequel on aura, en une seule fois, fait mille exécutions capitales de trois mille hommes chacune, non. Le cimetière où l'on aura enterré trois mille fusillés, non. La fosse, non. Pas même la fosse ; une fosse de trois mille condamnés à mort rayonne d'une pauvreté franciscaine bien plus dangereuse encore que le cimetière.

Non, de quelque côté qu'on se tourne, ces trois mille morts vont nous cerner. La vie des morts est éternelle, la punition qu'on va infliger, c'est finalement nous qu'elle va punir. Un général, que son alimentation ordinaire de feuilles de chênes dorées a rendu fou, proposera de nous tuer tous en tas à la mitrailleuse. Mais rien n'est plus maladroit que de ne pas se servir de la loi contre des rebelles. Poincaré le lui fait durement sentir. C'est un légiste et il sait que, seule la loi lui donne un semblant de raison. Il faut appliquer la loi. Il faut suivant la loi douze hommes pour fusiller et jamais les suppliciés ne peuvent être plus de trois à la fois en face des fusils. La loi, mon général. A trois par peloton, cela vous fait cent pelotons. On peut cacher cent pelotons. On peut les disperser sur la terre. J'ai douze cents gendarmes entre Reims et Soissons : voilà déjà le compte, car moi, chef de l'état, qui n'ai pas mangé de feuilles de chêne, je vois clairement ce que vous ne voyez pas non plus : qu'on ne peut pas cette fois employer à cette besogne des soldats qui ne sont pas des soldats de métier. Ah ! oui, c'est vrai, il nous faut ici de vrais soldats, des soldats de métier, des soldats payés pour faire leur métier. Les gendarmes viendront par douze en camionnette prendre livraison de leurs trois condamnés. Vous avez bien des gendarmes qui savent conduire les autos. Je ne veux ni conducteur, ni train, ni rien que des gendarmes. Lieu du supplice, à leur gré, n'importe où. Défense de le

*révéler. Enterrer sur place, sous les buissons le plus souvent possible. Faites disparaître, voilà le mot. Voilà la consigne. L'ordre! Je suis en train de me demander même si vous ne signalerez pas la chose aux familles avec le mot « disparu ». Vous dites que ce mot est trop honorable? Trop champ d'honneur, pour désigner la mort qu'ils vont avoir? Oui, mais tant pis. En effet, ils n'auront pas la honte posthume, et c'est regrettable. Très regrettable, mais ce n'est que regrettable, tandis que signaler ostensiblement je dis même dédaigneusement la chose aux familles, comme nous faisons d'habitude, et je suis de votre avis, mon général, comme on doit faire si nous voulons nous garder à nous autres des mains pleines de discipline, je dis que parler officiellement de fusillade serait maintenant maladroit, pire, serait très dangereux. Je dis maintenant, entendez-moi bien. Non, faites disparaître. Donnez par exemple aux cent pelotons l'espace qui va de Berry-au-Bac jusqu'au fort de la Pompelle y compris tout l'intérieur des terres, loin des villages bien entendu. C'est là qu'ils devront disparaître, que toutes les camionnettes soient rentrées dans leurs quartiers à midi au plus tard. Et choisissez-moi les suppliciés au hasard. Qu'il n'y ait aucune raison pour que ce soit celui-là plutôt que tel autre. Il y aura ainsi dans ce hasard une sorte de, comment dirai-je, mon général, de manière divine. Cela frappera les imaginations. Ceux qui vont échapper se souviendront.*

*Oui.*

*Mais il ne s'agit pas de souvenir sentimental.*

*Si la mort qu'on inflige ici est destinée à supprimer les éléments du mal, il faut fusiller les trois mille hommes jusqu'au dernier, sans en laisser échapper un seul. Ce dernier qui échappe pourrait servir de graine et ensemençer de nouvelles révoltes. Il ne peut être question de familles éplorées ou de dissimuler quoi que ce soit : philosophiquement, logiquement, légalement, moralement, la guerre, cette guerre est nécessaire, c'est la guerre du droit et de la liberté ; elle est naturelle, elle va sauver les générations futures ; donc, rien ne doit empêcher de supprimer radicalement ce refus d'obéissance, cette maladie de la guerre (ici l'image habituelle de la maison et de l'assassin). Vous êtes dans votre maison, des assassins arri-*

vent, vous les tuez tous, Bravo. Vous n'allez pas exprès en laisser pour graine? Et si la société arrête des assassins, elle les condamne à mort, non pas pour s'en venger, la société ne se venge pas, pour se protéger; elle se protège, elle supprime le mal. La guerre est nécessaire à l'existence de cette nation, absolument nécessaire, vitale. Ces trois mille hommes qui menacent de tuer la guerre sont donc des assassins. Il faut s'en protéger. Non, impossible. Et quand je dis impossible, c'est exactement le mot, car il y a ici un fait précis; c'est Poincaré qui n'a pu fusiller trois mille hommes; personne au monde ne pourra supposer un seul instant que c'est par pitié puisque c'est Poincaré; donc, si Poincaré ne l'a pas fait c'est que forcément c'était impossible. Alors, tout d'un coup, brusquement, quelle force dans ces trois mille hommes! Oui, d'abord, mais, attendez, souvenons-nous calmement. On ne fusille pas les trois mille; on ne fusille que trois cents parmi eux; et non pas les meneurs: il n'y en a pas; non pas les responsables: ils ne sont pas là sur le terrain de la décision, ils sont dans les états-majors. Trois cents hommes pris au hasard. Il ne s'agit donc plus de supprimer le mal puisqu'on n'en supprime qu'un deuxième. C'est donc une vengeance. Non, dit Poincaré, disent les généraux, non, la société ne se venge pas, c'est un exemple. Nous faisons un exemple. Nous vous faisons voir clairement ce qui vous attend si vous refusez de nous obéir, si vous détruisez cet édifice de la guerre que nous nous construisons, voilà ce qui vous attend; regardez: on vous bande les yeux, on vous attache à un poteau et on vous tire douze coups de fusil dans le corps. Et voilà: à bon entendeur, salut. Et, en effet, les entendeurs saluent. Je le sais, j'en suis, nous saluons et nous rentrons dans les cantonnements, verts de peur.

Et encore, nous n'avons pas vu les exécutions puisqu'elles vont être discrètes et cachées, mais nous avons vu la main qui choisit se promener négligemment devant notre poitrine et il aurait suffi d'une simple petite crispation organique dans le bras de l'adjudant pour qu'elle s'arrête devant nous et qu'on nous dise « sortez », et nous avons vu partir le contingent des trois cents copains encadrés de tirailleurs sénégalais, baïonnette au canon. Nous savons ce que cela veut dire. Nous

pouvons facilement imaginer la suite, nous l'avons tant de fois vue à pleins yeux ! Nous la voyons, nous l'entendons.

La nuit tombe. La deuxième nuit après notre révolte nous nous couchons dans la paille. Dehors, au fond du silence, loin, nous entendons hurler. C'est loin, mais ce sont des hommes qui hurlent. Nous écoutons, haletants. Quelqu'un se cure la gorge et dit, d'une voix qui reste enrouée : vous en faites pas les potes, c'est les artilleurs qui se sont saoulés la gueule. A l'aube, dehors, c'est un très grand silence. Et quand on est revenu nous commander, nous nous sommes tous dressés à la fois pour obéir, comme un seul homme. Poincaré avait raison. Les journaux de toute la nation disent que le guerrier-maison n'a peur de rien ; les poètes officiels écoutent le fond de tous les âges pour y entendre le bruit des héros légendaires auxquels on va nous comparer. Achille est déjà trop petit ; les demi-dieux nous arrivent à la ceinture. La patrie est défendue par une armée de dieux géants ; les journaux sont pleins de miracles qui ont déchaîné le plus formidable des héros dans un serrurier de Romorantin, un paysan du Queyras, un marin de Marseille, n'importe qui ; il y a de la grandeur d'âme partout ; les morts même ne sont pas morts, les nôtres naturellement, car, ceux du camp adverse ah ! là là, en les touchant ils meurent, en les regardant ils meurent, et une fois morts, ils sont plus morts que de vrais morts ; ceux du camp adverse, ils sont déjà morts étant vivants ; mais les nôtres, ils sont toujours vivants étant morts : debout les morts ! Et ils se dressent. Courage admirable ! Le guerrier est la plus haute personnification de la nation. Oui, nous n'étions pas de doux enfants de chœur en effet ; nous « avons fait » les Eparges, Verdun, la prise de Noyon, le siège de Saint-Quentin, la Somme avec les Anglais, c'est-à-dire sans les Anglais, et la boucherie en plein soleil des attaques Nivelles au Chemin des Dames. Dieux magiques ! Il devait être extrêmement facile d'écrire sur nous des pages divines ; nous étions vraiment un très beau sujet. Des Siegfried, le vent de la bataille faisant flotter nos cheveux ; des preux ; l'âme des grands chevaliers, les protecteurs de la veuve et de l'orphelin ; des saints : des saints de vitrail ! Plus ! Plus ! Les jeunes hommes veulent tous être des saints.





*nrf*

6,50 NF + t. l.

Extrait de la publication